

Depuis peu seulement, nous savons que le double de la correspondance *espagnole* du duc de Savoie avec le roi d'Espagne est conservé dans les archives du royaume, à Turin; nous le savons par une obligeante communication de M. DE CASTELLI, directeur général de ces archives.

M. le Ministre de l'intérieur m'a chargé d'aller faire, à Turin, sur la correspondance d'Emmanuel-Philibert avec Philippe II, le même travail que j'ai fait, à Simancas, en 1843, 1844 et 1846, sur celle de Philippe II avec les successeurs d'Emmanuel-Philibert. Or, avant que j'aie pu remplir cette mission et en coordonner les résultats, c'est-à-dire avant que les lettres *espagnoles* aient été traduites ou analysées et fondues avec les lettres *françaises* (car il n'y aura pas de motif de les séparer dans la publication qui en sera faite), un temps assez long s'écoulera nécessairement. En attendant, il a paru opportun de livrer à l'impression la correspondance de la duchesse de Parme, et d'autant plus qu'elle est, sans contredit, de toutes la plus intéressante.

Elle est la plus intéressante par deux raisons :

Parce que ce fut sous la régence de Marguerite d'Autriche que prirent naissance et se développèrent les troubles des Pays-Bas;

Parce que Marguerite ne correspondit, pendant plusieurs années, avec Philippe II, qu'en *français*, et que, si plus tard elle commença à lui écrire de sa main en langue *italienne*, elle le fit pour pouvoir s'exprimer librement sur la conduite et les sentiments des seigneurs belges : mais, quant au récit des événements et à l'exposé des délibérations du conseil, ce fut toujours dans les lettres *françaises* qu'ils furent consignés (1).

Quelques fragments de la correspondance de la duchesse de Parme sont déjà connus.

(1) Voy. *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, pp. CLVIII-CLXI.

Au siècle dernier, Foppens inséra, dans le recueil qu'il fit paraître sous le titre de *Supplément à Strada* (1), quatre lettres de la duchesse au Roi, de 1566, et quinze lettres du Roi à la duchesse, de cette année et de la suivante.

De nos jours, feu le baron de Reiffenberg a publié soixante-douze lettres, tant de la duchesse que du Roi, savoir : deux de l'année 1560, six de 1561, deux de 1562, une de 1563, une de 1564, quarante-six de 1566, quatorze de 1567 (2).

Nous-même nous avons mis en lumière des extraits d'une quinzaine de lettres de la duchesse, de la seconde moitié de l'année 1566 et des premiers mois de 1567, concernant la conduite du prince d'Orange, Guillaume le Taciturne, dans les circonstances critiques où il se trouva placé alors (3).

Ces fragments n'ont que plus vivement fait désirer aux amis de l'histoire nationale la publication intégrale de la correspondance de Marguerite.

Le premier volume que nous en mettons sous leurs yeux répondra, nous osons l'espérer, à leur attente.

Plus heureux que Foppens et le baron de Reiffenberg, qui n'eurent à leur disposition — le dernier surtout — que des manuscrits défectueux, nous empruntons les textes que nous publions aux minutes mêmes des lettres de Marguerite et aux originaux des lettres de Philippe II.

Parmi les minutes, celles qui sont de la main du secrétaire d'État Vander Aa (4) présentent parfois de grandes difficultés paléographi-

(1) Deux vol. in-12, 1729.

(2) *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II*, etc. Bruxelles, 1842, grand in-8°.

(3) *Correspondance de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, publiée pour la première fois*, etc. ; t. II, 1850, pp. 379-418.

(4) Jean Vander Aa. Il avait été secrétaire de l'empereur Ferdinand, alors qu'il était roi des Romains. Le 15 avril 1555, Charles-Quint le nomma « secrétaire ordinaire de son conseil

ques : nous avons trouvé, pour les déchiffrer, un auxiliaire très-intelligent en M. ADOLPHE VAN ROSSUM, employé de première classe aux Archives du royaume.

II

La publication de la correspondance de Marguerite d'Autriche serait en quelque manière incomplète, si nous ne retracions la vie de cette princesse, sur laquelle les biographes, comme les historiens, fournissent des détails insuffisants et qui sont loin d'être toujours exacts.

Strada a fait sur la naissance et l'origine de Marguerite un véritable roman. Il raconte que Marguerite eut pour mère Marguerite Van Geste, née à Audenarde de Jean Van Geste et de Marie Coquambe, sa femme, tous deux considérables parmi la noblesse de Flandre; que, le père et la mère de Marguerite Van Geste étant morts de la peste, le comte de Hooghstraeten, qui avait eu pour eux une grande affection, reçut en sa maison leur fille, âgée de cinq ans, et qu'Elisabeth de Culembourg, sa femme, l'éleva avec le même soin que si elle eût été son enfant propre. Il ajoute que, Marguerite étant devenue grande et le ciel l'ayant douée d'une beauté merveilleuse, à laquelle sa vertu donnait encore plus d'éclat, elle fut demandée en mariage par une foule de prétendants dont elle frustra les espérances, car son dessein était de se consacrer à Dieu; que, sur ces entrefaites, Charles-Quint passa par Audenarde, et qu'un bal lui fut offert où la comtesse de Hooghstraeten conduisit Marguerite; qu'il fut frappé

" privé servant en son conseil d'État, " c'est-à-dire secrétaire d'État (qualification qui lui est donnée dans des lettres du même jour par lesquelles l'Empereur lui accorde quatre cents florins de pension), en remplacement de Joachim de Hontzocht, promu à la charge de conseiller et maître des requêtes ordinaire du conseil privé. Il prit sa retraite à la fin de 1568 et mourut peu d'années après.

de ses charmes et les exalta devant ceux qui l'accompagnaient; qu'un des siens, de cette espèce de courtisans qui n'ont entrée chez les princes que par des voies infâmes et criminelles, enleva la jeune fille à la faveur de la nuit, et la mena dans la chambre de l'Empereur; que la naissance de Marguerite d'Autriche fut la suite de cet acte de violence (1).

Ce roman, Strada le tira-t-il de son imagination? ou avait-il pour auteur la maison de Farnèse elle-même qui le fit accepter par lui? Nous ne le savons. Quoi qu'il en soit, l'origine de Marguerite d'Autriche est aujourd'hui parfaitement éclaircie, grâce aux recherches de MM. Serrure et Vander Meersch (2).

En 1521, Charles-Quint, à la requête des états de Flandre et de Hainaut, résolut de faire le siège de Tournai.

Il chargea de cette importante opération son lieutenant général le comte Henri de Nassau, qui investit la ville au mois d'octobre et y entra par capitulation le 16 décembre (3).

Pendant tout le temps que dura le siège, Charles se tint à Audenarde avec sa cour et ses principaux ministres (4); il y prit son logement au château de Bourgogne (*Bourgondisch kasteel*), qu'occupait Charles de Lalaing, baron de Montigny et d'Escornaix, gouverneur et bailli de la ville, avec sa femme Jacqueline de Luxembourg, sœur du comte de Gavre, gouverneur de Flandre.

(1) *De Bello Belgico*, lib. I.

(2) SERRURE, *Sur la naissance de Marguerite de Parme* (*Messager des sciences et des arts de la Belgique*, t. IV, 1836). — D. J. VANDER MEERSCH, *Recherches historiques sur l'origine maternelle de Marguerite de Parme*; Gand, 1842. In-8o.

(3) POUTRAIN, *Histoire de Tournai*, p. 314.

(4) Il y arriva le 22 octobre, venant d'Ath, alla le 23 après midi à Courtrai, revint le 26 à Audenarde, et y resta jusqu'au 6 novembre, qu'il partit pour Ath. Le 9 il retourna à Audenarde, qu'il ne quitta plus que le 12 décembre. (Archives départementales du Nord, à Lille: 2^e compte de Henri Sterck, maître de la chambre aux deniers de Charles-Quint.)

Je dois ces renseignements à la complaisance de M. Desplanque, archiviste du département du Nord. Je me fais un devoir de l'en remercier ici.

Une jeune fille, qui probablement était au service de la baronne de Montigny (1), attira, par sa beauté, les regards et les préférences de l'Empereur; elle s'appelait Jeanne Vander Gheynst. Elle était l'aînée des enfants de Gilles Vander Gheynst, ouvrier en tapisserie, et de Jeanne Vander Coye, demeurant au village de Nukerke, à une lieue d'Audenarde.

Charles avait vingt-deux ans à peine; à cet âge, on n'est pas maître de ses passions; il voulut posséder Jeanne, et Jeanne céda à ses désirs. Neuf mois après, elle donna le jour — les uns disent à Audenarde, d'autres à Escornaix, d'autres encore à Pamele — à une fille qui reçut le nom de Marguerite.

On a trouvé dans les archives d'Audenarde et livré à la publicité (2) un acte d'achat de vingt-quatre livres parisis de rente annuelle fait au profit de Jeanne Vander Gheynst, le 1^{er} août 1522; quatre personnes y figurent comme tenant lieu de parents et d'alliés (*als vrienden ende maghen*) de Jeanne, et, parmi elles, André de Douvrin, sommelier de corps de l'archiduc Ferdinand. Faut-il voir dans cet achat une libéralité de l'Empereur pour celle qui avait été l'objet de son caprice? Elle serait bien mesquine; mais Charles-Quint n'est pas du nombre de ces princes auxquels on peut reprocher d'avoir enrichi leurs maîtresses aux dépens du public: nous avons dit ailleurs tout ce qu'il fit pour Barbara Blombergh, la mère de don Juan d'Autriche (3).

Jeanne Vander Gheynst épousa Jean Vanden Dycke. Quand ce mariage eut-il lieu? Quelle était, au moment où il se célébra, la position du mari? Sur ces deux points nous manquons de lumières. Ce que nous avons pu constater, c'est que Jean Vanden Dycke fut nommé, le 21 avril 1539, conseiller et maître extraordinaire de la

(1) C'est la conjecture formée par M. Vander Meersch, et elle nous paraît avoir le caractère de la vraisemblance:

(2) *Audenaerdsche Mengelingen*, t. IV, p. 477.

(3) *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, t. II, pp. XLI et XLII.

chambre des comptes de Brabant; — preuve, pour le dire en passant, qu'il n'était point flamand, mais brabançon, la naissance brabançonne étant requise en ceux qui étaient appelés à remplir de pareilles charges — qu'il devint conseiller et maître ordinaire de la même chambre le 14 février 1549, et qu'il mourut dans l'exercice de ces fonctions le 1^{er} septembre 1572 (1).

Nous savons encore que Vanden Dycke acheta, en 1559, la seigneurie de Santvliet, au quartier d'Anvers (2); qu'il eut, de son union avec Jeanne Vander Gheynst, un fils et deux filles; que le fils, nommé Guillaume, après avoir terminé ses études de droit, se maria en 1564 (3); que les deux filles, nommées Agnès et Gauda, prirent le voile, la première au monastère de Roosendaël, près de Malines, l'autre à l'abbaye d'Auwerghem, près de Bruxelles; que Gauda fit sa profession dans ce dernier monastère le 8 février 1545, changeant alors son nom en celui de Marguerite, et qu'elle y mourut le 20 juin 1602 (4).

De ces faits avérés il serait difficile de tirer des inductions sur l'époque où la fille de Gilles Vander Gheynst épousa Jean Vanden Dycke. Quant à la position de celui-ci, on peut supposer qu'elle n'était pas brillante, puisque, en 1564, le cardinal de Granvelle représentait à Philippe II l'extrême nécessité où se trouvait son fils, et sollicitait pour lui une pension de quelques centaines de florins (5).

(1) Archives de la chambre des comptes.

(2) LE ROY, *Notitia marchionatus Antverpiensis*, p. 384.

(3) Voy. les lettres de Granvelle à Philippe II, des 18 avril et 8 octobre 1564. (*Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, t. I, pp. 297 et 324.)

(4) DE RAM, *Note sur les descendants de la mère de la duchesse Marguerite de Parme* (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 3^e série, t. VII, p. 339).

Notre très-régretté confrère parle, dans cette note, de deux fils de Jean Vanden Dycke, l'aîné nommé Jean et le second Guillaume; nous croyons que, pour l'un des deux (Jean), il a fait confusion avec un autre Vanden Dycke: la manière dont s'exprime le cardinal de Granvelle dans ses lettres de 1564, ne permet guère de croire que le conseiller Vanden Dycke eût plus d'un fils.

(5) Voy. les lettres citées à la note 3.

Nous ne croyons pas, en tout cas, trop nous hasarder en disant que la place de conseiller maître de la chambre des comptes lui fut donnée en considération de son mariage avec Jeanne Vander Gheynst.

Revenons à Marguerite.

Dans une des lettres que contient ce volume (1), elle nous apprend qu'elle fut « nourrie en la maison de Douvrin. »

Cette famille de Douvrin comptait plusieurs de ses membres au service de la maison impériale (2), et ce fut vraisemblablement par les ordres de Charles-Quint qu'on lui confia sa fille. Plus tard, l'Empereur voulut que Marguerite fût élevée à la cour de sa tante l'archiduchesse régente des Pays-Bas, et, après la mort de cette princesse, à celle de la reine Marie, qui lui succéda.

De bonne heure, Marguerite annonça d'heureuses dispositions, jointes à beaucoup d'adresse dans les exercices du corps. La reine Marie avait une passion extrême pour la chasse; Marguerite n'avait pas encore dix ans, qu'elle suivait sans crainte sa tante à cheval par les plaines et par les bois (3).

Charles-Quint s'occupa du mariage de sa fille naturelle longtemps avant qu'elle fût nubile. Il songea d'abord à lui donner pour époux Hercule, prince de Ferrare; mais ce projet n'eut pas de suite (4). Lorsqu'après ses querelles avec Clément VII, un traité d'alliance fut conclu entre eux à Barcelone, le 29 juin 1529, il y prit l'engagement à la fois de rétablir à Florence la maison de Médicis, et de marier Marguerite à Alexandre, fils naturel de Laurent de Médicis,

(1) Voy. p. 393.

(2) On a vu que l'un d'eux était sommelier de corps de l'archiduc Ferdinand.

Dans un compte de la maison de l'Empereur de 1534, nous trouvons, comme en faisant partie, François, Charles et Jean de Douvrin. (Arch. du royaume, reg. n^o 1835 de la chambre des comptes.)

(3) STRADA, lib. I.

(4) *Ibid.*

duc d'Urbin, né en 1510. M. le professeur DE LEVA, de l'université de Padoue, qui publie en ce moment une Histoire de Charles-Quint destinée, croyons-nous, à un grand succès, car elle est le fruit d'études aussi savantes que consciencieuses (1), nous a révélé qu'en vue de ce mariage l'Empereur légittima sa fille naturelle (2). Comment un fait d'une telle importance était-il resté inconnu à tous les historiens, et à Strada lui-même? Il ne peut guère toutefois être révoqué en doute, car M. DE LEVA a trouvé la minute de l'acte de légittimation, daté du 9 juillet 1529; à Barcelone, dans la collection de papiers d'État conservée à la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire, à Madrid. L'union d'Alexandre et de Marguerite, vu l'âge de la fiancée, ne pouvait pas s'accomplir de sitôt; elle fut célébrée le 29 février 1536, à Naples, en présence de l'Empereur, qui revenait de sa glorieuse expédition contre Tunis; il avait, dans cette intention, fait amener des Pays-Bas la jeune Marguerite. Alexandre de Médicis était, depuis 1532, duc et prince absolu de Florence; mais son règne ne devait pas être de longue durée: sa dissolution et sa cruauté lui ayant fait des ennemis jusque parmi les membres de sa famille, il fut poignardé dans la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Marguerite se réfugia d'abord à la citadelle de Florence; elle passa ensuite à Prato, d'où elle se rendit à Pise, pour y attendre les ordres de l'Empereur son père (3).

Côme de Médicis, qui succéda à Alexandre, souhaitait vivement d'épouser sa veuve: mais Charles-Quint, jugeant que le nouveau duc lui était attaché par des liens assez forts, réserva la jeune princesse pour Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis et petit-fils du pape

(1) *Storia documentata di Carlo V in correlazione all' Italia*, del professore Giuseppe DE LEVA; Venise, Naratovich, in-8°. Le 1^{er} volume a paru en 1864, le 2^e en 1866. Le 3^e, qui doit être le dernier, est sous presse.

(2) "..... Ad Alessandro bastardo de' Medici sposerebbe Margherita bastarda sua, da lui a tal uopo legittimata..... (Tom. II, p. 356.)

(3) MURATORI.

Paul III (1) : il conclut ce mariage avec le pape à Gènes, au mois d'avril 1538 (2). A cette occasion, il investit Octave de la ville de Novarre, en lui conférant le titre de marquis (3). Paul III, de son côté, donna à son petit-fils le duché de Camerino, qu'il avait enlevé à la maison de Ferrare; il le fit plus tard grand gonfalonier de l'Église.

Si l'on en croit Strada, Marguerite, lorsqu'elle fut informée qu'on venait de la marier avec Octave Farnèse, s'en montra peu satisfaite; elle dit, par manière de plaisanterie, qu'elle n'était sa destinée de n'avoir point de rapport avec ses maris, ayant épousé, à douze ans (4), un homme qui en avait vingt-sept, et, à un âge où elle était déjà femme, un enfant de treize ans (5). Dans la suite, elle changea de langage : Octave, parvenu à l'adolescence, n'eut pas de peine à lui plaire; à des avantages personnels il joignait de brillantes qualités; ayant suivi Charles-Quint dans la malheureuse expédition d'Alger, il s'y fit remarquer par sa bravoure; et dans les campagnes de 1546 et 1547 contre les protestants d'Allemagne, où il commandait les troupes auxiliaires envoyées par Paul III à l'Empereur, il mérita d'être cité parmi les capitaines les plus valeureux de toute l'armée (6).

Il y avait sept ans que Marguerite était unie à Octave Farnèse, quand elle donna le jour, en 1545, à Rome (7), à deux jumeaux,

(1) DE THOU, liv. I. — MURATORI.

(2) *Journal* (inédit) *des voyages de Charles-Quint*, par le Sr. d'HERBAIS.

(3) MURATORI.

(4) Strada se trompe ici, car, en 1536, Marguerite avait de treize et demi à quatorze ans.

(5) STRADA, lib. I.

Selon Moréri, Octave Farnèse était né le 18 octobre 1524. Ni de Thou ni Muratori ne donnent son âge. *L'Art de vérifier les dates* dit qu'il mourut le 18 septembre 1586, à soixante-deux ans.

(6) Relation (inédite) d'Alvise Mocenigo sur Charles-Quint, faite au sénat de Venise en 1548.

(7) Nous indiquons ici le lieu de naissance d'Alexandre Farnèse, parce que nous ne trouvons cette indication ni dans *l'Art de vérifier les dates*, ni dans Moréri, ni dans les biographies de Michaud et de Didot. C'est Marguerite elle-même qui nous le fait connaître. Dans un mémoire présenté, en son nom, à la reine d'Espagne par le secrétaire d'État Courtewille, au

dont l'un, le seul qui vécut, devait prendre rang parmi les plus illustres capitaines et les hommes d'État les plus habiles de son siècle : on a déjà compris que nous voulons parler d'Alexandre. La même année, son beau-père, Pierre-Louis Farnèse, reçut de Paul III l'investiture des duchés de Parme et de Plaisance, pour lui et ses descendants mâles à perpétuité. Il n'en jouit pas longtemps : des excès abominables et d'horribles débauches l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique ; une conspiration se forma contre lui, et il fut assassiné le 10 décembre 1547. Octave ne parvint pas d'abord à lui succéder. Le pape voulait restituer Parme et Plaisance à l'Église ; il avait établi dans la première de ces villes un gouverneur qui ne reconnaissait que ses ordres ; Plaisance avait été occupée par Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour l'Empereur. Octave chercha à entrer dans Parme par surprise ; il échoua. Sur ces entrefaites, Paul III mourut, et Jules III, qui monta après lui sur le trône pontifical, rendit à Octave les États de son père. Cependant Charles-Quint revendiquait Parme comme une dépendance du duché de Milan ; Octave s'allia alors avec Henri II, dont il suivit le parti pendant plusieurs années. En 1556, croyant avoir à se plaindre de ce prince, il écouta les propositions que lui fit faire Philippe II ; par là il rentra en possession de Plaisance, du Novarrais et des châteaux dont les impériaux s'étaient emparés dans le Parmesan : entre les conditions du traité qu'ils conclurent étaient celles que le duc recevait, dans la citadelle de Plaisance, une garnison espagnole entretenue à ses frais, et que, dès que cette ville lui aurait été remise,

mois d'octobre 1560, au sujet de la maison de Farnèse à Rome, on lit : « Laquelle maison » ladicte dame (Marguerite) ha en singulière affection, pour plusieurs raisons, et, entre autres, qu'elle y a basti beaucoup pour la rendre habitable ; qu'elle y a demeuré plusieurs années, et mesmes que son fils y a esté né dedans. » (Arch. du royaume : reg. *Lettres de Courtewille à la duchesse de Parme.*)

Quant à l'année de la naissance d'Alexandre, nous suivons Bentivoglio et Muratori, qui devaient bien la savoir. Moréri et *l'Art de vérifier les dates* fixent cette naissance à l'année 1544 ; la biographie de Didot à 1546.